

L'exposition universelle de la tristesse *The Saddest Music in the World* de Guy Maddin

Daniel Canty

Numéro 116-117, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Canty, D. (2004). Compte rendu de [L'exposition universelle de la tristesse / *The Saddest Music in the World* de Guy Maddin]. *24 images*, (116-117), 85-85.

L'exposition universelle de la tristesse

par Daniel Canty

Pour plusieurs, Winnipeg peut ressembler à l'idée qu'on se fait de nulle part. Et pour ceux qui y sont nés, le cinéma peut ressembler à l'idée qu'ils se font d'ailleurs. Dans *The Saddest Music in the World*, Guy Maddin continue de jouer sur ce décalage de perception avec un rare bonheur. Chacun de ses films ouvre une brèche au cœur des Prairies, révélant des univers parallèles où la réalité finit par apparaître comme une version alternative de l'imaginaire. L'ordinaire avoue alors sa parenté avec l'impossible.

The *Saddest Music in the World* est un film hanté par le sentiment de l'histoire, fasciné par le pouvoir fantasmagique du cinéma, et résolument canadien. Il puise une part de sa matière dans la Première Guerre mondiale et la Grande Dépression. Dans l'entre-deux, le récit investit les grands mythes canadiens – l'hiver, la bière, le hockey, les villes que personne n'imagine, les expositions universelles d'un pays discret. Notre situation au nord, légèrement en retrait, permet un regard tangentiel sur le monde. On pourrait résumer ainsi l'argument de l'œuvre : que serait-il arrivé si un bar de Winnipeg avait été l'hôte d'une exposition universelle de la tristesse ?

Le Winnipeg en carton-pâte du film est le centre géographique et spirituel de la dévastation du *dustbowl*. Au centre du centre de cette ville ressentie, qui doit exister quelque part dans l'invisible, il y a un bar. Une brasserie cul-de-jatte, magnifique de détresse et de cruauté sur ses prothèses de verre miroitantes de bière, invite le monde entier à converger vers

Winnipeg, nouvelle capitale de la douleur, pour chanter sa tristesse, s'en saouler.

The Saddest Music in the World est un mélodrame bigarré, qui assume ses excès avec une virtuosité vertigineuse. Maddin y pousse à l'extrême le potentiel de dérision du cinéma et réussit le pari de nous le faire prendre à nouveau au sérieux. Le conflit oedipien d'un père monoparental et de ses fils rivaux fait écho à la tristesse d'un monde en crise. Il suggère qu'entre la souffrance des peuples et celle des individus, entre l'histoire de soi et celle du monde, il y a une différence d'échelle plutôt que de nature. L'opposition des fils traduit l'écartèlement de leur conscience historique et de leur histoire personnelle : l'un, imprésario du *showbiz*, a l'ambition d'être américain, l'autre, violoncelliste virtuose et hypersensible photophobe, emprunte son nom de scène à l'assassin de l'archiduc Ferdinand. Son fantôme est européen.

Depuis ses débuts, Guy Maddin situe l'intérêt des êtres et des faits dans les fantasmes dont ils sont porteurs. Ses films ressemblent à l'idée qu'on peut se faire des choses. Son premier long-métrage (72 min), *Tales from the Gimli Hospital* (1988) condensait des moments disparates de l'histoire du Manitoba dans le récit d'un jeune pêcheur hospitalisé pour avoir embrassé une fille. L'épidémie de grippe espagnole du début du siècle, la Première Guerre mondiale et la colonisation de Gimli par les ancêtres islandais du cinéaste représentaient les *Il était une fois* d'un conte poétique, drôle et inquiétant – trois façons pour la réalité lointaine de hanter la province. Le cinéma en est une autre : filmé en modulant la manière expressionniste sur un propos historique et biographique



Maria de Medeiros. Des êtres porteurs de fantasmes.

qui ne lui appartient pas, *Tales* était solidaire de l'histoire entière du septième art.

Une décennie plus tard, *The Saddest Music in the World*, tourné avec les moyens d'un producteur (et non plus ceux d'un artiste indépendant), est un kaléidoscope jouissif de moult traitements cinématographiques. Maddin utilise toute la palette de cet art, du muet au parlant, de la couleur au noir et blanc. Si le fil narratif est moins ténu que celui de la plupart de ses films précédents, l'invention demeure aussi puissante.

Je conclurai avec un retour sur le réel, par une image du documentaire *Waiting for Twilight* (1997). Guy Maddin, souriant, est accroupi dans un champ de blé aux abords de Winnipeg. La ville pourrait être une miniature sous un globe de verre. Il explique que son premier cinéma est invisible : les dramatiques radio-phoniques diffusées par la CBC. Du fin fond de l'hiver, la statique achemine jusqu'aux Prairies les fantômes du reste du monde. « Ici, on fait de l'art pour s'occuper l'hiver. »

Cette scène, qui n'existe peut-être pas comme je la décris, est emblématique. Son sens résistera à la vérification. Guy Maddin n'a toujours pas abandonné sa ville natale. *The Saddest Music in the World* continue de prouver que le cinéma peut bien venir de Winnipeg, qui est nulle part ou ailleurs, et ne ressemble à rien d'autre qu'à l'étrangeté de vivre. <

Canada 2003. Ré. : Guy Maddin. Scé. : Kashuo Ishiguro, Guy Maddin et George Toles. Ph. : Luc Montpellier. Mont. : David Wharney. Mus. : Christopher Dedrick. Int. : Isabella Rossellini, Mark McKinney, Maria de Medeiros, Ross McMillan, David Fox. 99 minutes. noir et blanc et couleur. Dist. : TVA films.